

—Il faudrait l'éveiller, dit-il, savoir...

—Allons donc ! un rêve ! fit Legrand en haussant les épaules.

Il ouvrit la porte, et ils sortirent.

Voici ce qui se passait deux heures après les scènes que nous venons de raconter.

Il était deux heures.

Le ciel était couvert.

La nuit noire.

La ville silencieuse comme un désert.

Pas une lumière aux fenêtres.

Tous les habitants étaient plongés dans le sommeil.

LE CRIME DE LA RUE SAINT-LAURENT.

Tous, hors trois individus qui rasaient les maisons en jetant de côté et d'autre des regards inquiets.

Ils avaient eu la précaution de mettre des chaussons de lisières par-dessus leurs souliers, de sorte qu'ils marchaient comme des ombres, sans faire aucun bruit, n'échangeant entre eux ni un geste ni une parole.

Ils s'arrêtèrent au bout de la rue Saint-Laurent, juste en face du Grand saint Etienne, près de la boutique de l'horloger Jules Péchard.

Là, ils se groupèrent tout près l'un de l'autre, de manière à occuper aussi peu de place que possible, mais en observant toujours le plus profond silence.

Alors le plus grand des trois tira une clef de sa poche, et avec une lenteur et des précautions infimes, il la glissa dans la serrure de la porte de l'allée.

Puis il fit faire deux tours à la clef, qui fonctionna sans produire le plus léger grincement.

La porte était ouverte.

Il la poussa, toujours très lentement et en la soulevant.

Elle ne fit pas plus de bruit en roulant sur ses gonds que s'ils eussent été de velours.

Pendant cette opération, Mayer, l'Allemand, plongeait son regard dans toutes les directions de la place et de la rue Saint-Laurent.

Pascal avait l'œil fixé sur le premier étage de la maison.

C'était là que couchait Jules Péchard, juste au-dessus de sa boutique.

Quand il eut poussé la porte, Legrand, sans souffler mot, fit un signe à ses deux compagnons.

Et ils disparurent tous trois dans l'allée.

Legrand commença par fermer la porte de l'allée.

C'était une précaution contre les passants attardés que le hasard eût pu amener de ce côté.

Puis il fit flamber une allumette qui brilla sans crépiter.

Un nouveau système.

Une trouvaille de Legrand.

Après quoi il tira de dessous sa blouse une lanterne sourde au milieu de laquelle était fixé un bout de bougie qu'il alluma.

Cette bougie, commune et d'un ton jaunâtre, était celle qui avait servi pour le vol de la nuit précédente.

Alors se dirigeant à la pâle clarté de la lanterne, ils trouvèrent bientôt une petite porte.

Celle qui communiquait de l'allée dans la boutique de l'horloger.

Ils marchaient sans bruit et retenaient leur respiration, si bien qu'on eût dit trois fantômes, trois créatures immatérielles, effleurant le sol sans s'y appuyer.

La porte était fermée par trois serrures.

Legrand remit la lanterne à Pascal, tira trois clefs de sa poche, en choisit une, et l'approcha d'une des serrures de sûreté.

Mais en ce moment les trois bandits tressaillirent.

Ils venaient d'entendre un bruit derrière cette porte.

C'était comme une respiration halitante qui s'arrêtait et reprenait par intermittence.

Tous trois étaient demeurés immobiles, interdits, s'interrogeant du regard, en proie à une vive anxiété.

Déjà Pascal et Mayer faisaient un pas vers la porte de l'allée, quand Legrand les rassura d'un signe, et se penchant vers eux, il murmura : Castor.

Ils écoutèrent de nouveau et reconnurent, en effet, dans le bruit qui les avait effrayés, la bruyante aspiration d'un chien.

C'était Castor qui avait flairé Legrand.

Celui-ci glissa la clef dans la serrure et fit trois tours.

Il allait lentement, mais avec autant d'assurance et de dextérité que le serrurier le plus habile.

Au bout de cinq minutes les trois serrures étaient ouvertes.

Les clefs enduites d'huile, admirablement fabriquées, n'avaient fait entendre aucun bruit.

Avant de pousser la porte, Legrand éleva la main et appaya le doigt sur une petite tige à charnière.

C'était le ressort qui correspondait au timbre placé à la tête du lit de Jules Péchard.

Ce ressort ainsi paralysé, Legrand ouvrit la porte, et ils entrèrent tous trois, l'un après l'autre.

Enfin, ils étaient dans la boutique.

Ils avaient triomphé de tous les obstacles.

Ils le croyaient du moins, quand un incident faillit tout perdre.

A la vue de Legrand, Castor s'était mis à bondir en poussant de petits gémissements.

Il y avait là un grave danger, si grave que Pascal, épouvanté, tira vivement son couteau de sa poche pour en frapper le chien.

Mais Legrand lui arrêta le bras et, lui montrant du doigt le plafond, lui fit signe de rengainer son arme.

Au milieu de ce plafond était pratiqué un judas qui restait ouvert toute la nuit, afin que le moindre bruit pût parvenir aux oreilles de l'horloger.

Pascal comprit et glissa son couteau dans sa poche.

Alors Legrand tira de dessous sa blouse un morceau de viande qu'il jeta à Castor.

Il avait tout prévu.

Puis, après avoir projeté la lumière de sa lanterne sur tous les points de la boutique, pour montrer à ses deux compagnons les pendules, les montres et les bijoux dont elle était abondamment garnie, il murmura tout bas :

—Allons !

Et, sans qu'ils eussent besoin de s'entendre, chacun d'eux prit le poste qui, sans doute, lui était habituellement assigné dans ce genre d'expéditions.

L'Allemand, près de la porte qui venait d'être ouverte.

Legrand, à portée des montres et des bijoux qu'il se chargeait de choisir et d'enlever.

Pascal, au milieu de la boutique, pour recevoir les objets des mains de Legrand et les passer à Mayer.

On se mit enfin à l'œuvre.

En moins de dix minutes, plus de cinquante montres et autant de bijoux, quelques uns garnis de diamants, étaient passés dans les mains de Mayer, qui les entassait dans d'immenses poches confectionnées pour cet usage et attachées sous sa blouse.

Pour éviter le danger d'un choc, qui, si léger qu'il fût, eût pu donner l'éveil, Legrand passait tous ces objets un à un à Pascal, qui les remettait à Mayer, sans bouger de la place où il était cloué.

L'Allemand, observant la même précaution, allongea le bras pour s'emparer des bijoux, qu'il posait l'un sur l'autre dans ses vastes poches.

Et pas un bruit, pas un froissement ne se faisait entendre dans le profond silence de la nuit.

Tout à coup, Legrand s'arrêta et prêta l'oreille.

Puis son regard se fixa sur le judas.

Un craquement se fit entendre dans la chambre de l'horloger.

Il fit un signe à Pascal, qui s'approcha de lui.

—As-tu entendu ? lui demanda-t-il à voix basse.

—Oui, répondit Pascal.